

Christophe Leclerc

Inédit

André Malraux et T. E. Lawrence  
L'aventurier face au néant

Avant même la publication du *Démon de l'absolu* en 1996, on savait l'intérêt d'André Malraux pour T. E. Lawrence. Dans son essai *Malraux ou le mal du héros*, Claude Mauriac présentait, en 1946, combien l'exemple de Lawrence semblait hanter Malraux<sup>1</sup>.

Malraux était fasciné par les épopées historiques ; rien d'étonnant donc à ce qu'il ait voulu agréger Lawrence à son panthéon personnel, aux côtés de la reine de Saba ou Mayrena. Le romancier appartenait à cette génération qui vit disparaître les perspectives d'aventures avec un grand « A ». Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, il n'y avait plus de territoire à explorer. « [...] le comblement des blancs de la carte, le progrès de la navigation qu'incarne le paquebot, l'impression d'un nivellement général du monde provoquent le sentiment de l'impossibilité de l'éloignement, sous ses formes spatiale et temporelle, donc de l'aventure<sup>2</sup>. » Le caractère exceptionnel de l'ambition lawrencienne (« *to feel myself the node of a national movement*<sup>3</sup> »), la fraternité des armes envisagée comme une nouvelle chevalerie et la volonté de Lawrence de se dépouiller de sa propre identité ne pouvaient qu'intéresser Malraux au plus haut point. Les grands thèmes de la pensée

---

<sup>1</sup> Claude Mauriac, *Malraux ou le mal du héros*, Paris, Grasset, 1946. « Le souvenir du *Roi sans royaume de l'Arabie* s'impose de nouveau à nous. Garine et la Chine, Perken et le Siam, Berger et la Turquie, c'est la même chose que T. E. Lawrence et l'Arabie. On sait que Malraux a consacré un essai à ce légendaire chevalier du désert dont l'exemple semble le hanter. », p. 169-170.

<sup>2</sup> Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure : genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002, p. 160.

<sup>3</sup> T. E. Lawrence, *Seven Pillars of Wisdom*, Penguin Books, p. 684.

malrucienne affleurent : la métamorphose, qui trouvera son expression la plus juste dans une réflexion ininterrompue sur l'art, mais aussi la lutte de l'homme contre sa condition mortelle, ce terrible sentiment de finitude.

Le sujet est connu, mais la thèse de doctorat de Nathalie Lemièrre-Delage<sup>4</sup>, *André Malraux et T. E. Lawrence*, soutenue avec succès en 2003, atteste du fait qu'il y avait encore matière à réflexion. D'une écriture limpide et assurée, l'auteur pointe, en près de 800 pages, la présence de Lawrence dans l'œuvre de Malraux et analyse le point de vue de l'auteur de *La Condition humaine* sur Lawrence, accordant évidemment une place particulière au *Démon de l'absolu*, le texte consacré à Lawrence et publié avec un appareil de notes de Maurice Larès dans la collection de La Pléiade, en 1996. Ce faisant, Nathalie Lemièrre-Delage répond à plusieurs interrogations fondamentales. Y a-t-il réellement convergence entre les parcours de Malraux et Lawrence ? *Le Démon de l'absolu*, ce texte si singulier, est-il, à proprement parler, une biographie ? Comment expliquer que Malraux se détourne de Lawrence après 1946, au point que le *Démon* reste inachevé ? Jusqu'à déclarer même, ensuite, à qui voulait l'entendre que ce texte avait été détruit<sup>5</sup>... Lawrence correspond-il finalement au mythe de l'aventurier, à cet archétype qui enflamma l'imaginaire et la plume de Malraux, et qui court dans son œuvre entière, d'Alexandre à Napoléon, de Renaud de Chatillon à Mayrena ?

Malraux, comme Lawrence, détestait son enfance. Les deux hommes délaissèrent les études académiques, pour leur préférer l'expérience du terrain : l'archéologie devenue synonyme d'aventure, (« chasse au trésor » suivant l'expression de Nathalie Lemièrre-Delage<sup>6</sup>), à Carchemish pour Lawrence, au Cambodge pour Malraux. Autre similitude relative, tous deux s'érigèrent contre le colonialisme occidental, Lawrence en s'engageant dans la révolte pour soutenir l'indépendance des tribus arabes, Malraux en dénonçant la présence française en Indochine, dans des journaux parus en 1925. Cette symétrie

---

<sup>4</sup> Nathalie Lemièrre-Delage, *André Malraux et T.E. Lawrence*, thèse de doctorat, Paris IV-Sorbonne, 2003, 824 p.

<sup>5</sup> C'est ce que déclara Malraux à Janine Mossuz-Lavau (*André Malraux et le gaullisme*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1970, rééd. 1982, p. 275) comme à Maurice Larès, dans une lettre du 22 avril 1970 : « Le texte auquel vous faites allusion a été écrit pendant la guerre et détruit depuis. »

<sup>6</sup> A la nuance près que Malraux sera un pillier de temples, avide de gains, alors que Lawrence, très respectueux de ses découvertes et désintéressé, alimentera scrupuleusement le fonds de l'Ashmolean Museum.

recherchée dans la jeunesse des deux hommes est séduisante. Mais elle ne suffit pas, selon Nathalie Lemièr-Delage, pour parler de convergence biographique comme on l'a trop souvent fait. Tout d'abord, indique-t-elle, Malraux n'a pas fait montre de convictions indépendantistes – contrairement à ce qu'il a pu affirmer plus tard. S'il vitupère, dans les colonnes de *L'Indochine*, contre les abus d'un gouvernement indiscutablement corrompu en Cochinchine, Malraux fait figure de réformiste bien plus que de révolutionnaire : la cause indigène n'était pas la sienne, poursuit Nathalie Lemièr-Delage. Si on lit bien Malraux, le crime des Français n'est pas d'être colonisateurs mais de s'aliéner les peuples. Cette posture mesurée n'est pas anachronique « à une époque accoutumée à considérer la colonisation comme une mission civilisatrice<sup>7</sup> » et la France comme une nation généreuse et éclairée. Aussi faut-il rectifier la légende d'un Malraux « quelque peu prophète de l'avenir pour reconnaître [...] un Malraux étonnamment redevable aux idées de son époque<sup>8</sup>. »

On sait qu'il en fut tout autrement de Lawrence, qui aspirait ardemment à l'indépendance arabe, dans une période où l'idée était audacieuse, n'hésitant pas à braver les plus hautes autorités britanniques (en particulier pendant la conférence de la Paix puis, au travers de la campagne de presse qu'il mena avec ardeur en 1920), jusqu'à saborder sa carrière de dépit. Malraux ne reviendra guère ensuite sur son expérience indochinoise contrairement à Lawrence, soucieux de revivre, dans l'écriture des *Sept Piliers*, la fièvre des combats.

Difficile, par ailleurs, de trouver de véritables points de convergence dans la vie des deux hommes, après qu'ils ont atteint la trentaine. A l'ascension inexorable de Malraux, on peut opposer le retrait de Lawrence du champ de l'action et de la politique. D'un côté donc, Malraux, devenu un romancier à la réputation internationale, qui s'engagera dans la guerre d'Espagne contre Franco, puis dans la Résistance (où il deviendra le colonel Berger) avant de connaître la consécration, comme grand serviteur de l'État – il sera ministre de la Culture du Général de Gaulle de 1959 à 1969. De l'autre, Lawrence, qui n'aura de cesse de fuir les responsabilités et de s'enfoncer dans l'anonymat les douze dernières années de sa vie. Malraux a bien pris la mesure de ces divergences, qui déclare

---

<sup>7</sup> Nathalie Lemièr-Delage, *op. cit.*, p. 95.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 97.

à Jean Lacouture, un jour de 1972 : « Ce qui nous distingue, c'est que Lawrence m'a toujours dit qu'il était persuadé d'échouer dans tout ce qu'il entreprenait<sup>9</sup>. Moi, j'ai toujours cru aux succès de mes tentatives ! J'ai agi pour gagner<sup>10</sup>... »

« Lawrence n'a jamais été un maître pour Malraux mais un frère », écrit Claude Mauriac dans *Malraux ou le mal du héros*<sup>11</sup>. Si les deux hommes étaient frères, c'est assurément dans une communauté de pensée que réside la symbiose. Analysant le premier roman de Malraux, *La Voie royale*, et *Les Sept Piliers de la sagesse*, Nathalie Lemièrre constate que pour Malraux comme pour Lawrence, « l'aventure se fonde sur les mêmes bases : l'horreur et la cruauté<sup>12</sup>. » Et de faire référence chez Lawrence au chapitre 121 des *Sept Piliers* (la scène apocalyptique de l'hôpital à l'abandon), au massacre des villageois de Tafas par les Turcs (chapitre 117) et à la cruauté d'Enver Pacha. Par ailleurs, la démarche littéraire de Malraux s'écarte du roman d'aventure traditionnel : « [...] la psychologie, sous la plume malrucienne, équivaut, pour une part et non la moindre, à l'étude de la condition humaine. Et celle-ci [...] n'exclut pas l'action [...]. C'est pourquoi il serait fallacieux d'assimiler l'action du roman d'aventures et celle du roman malrucien ; bien plutôt s'agit-il, pour lui, de faire entrer l'action en littérature en lui assignant une place neuve<sup>13</sup>. »

Contrairement à l'idée reçue, pour Malraux, l'homme n'est pas seulement ce qu'il fait. Agir suppose d'avoir mené une réflexion sur l'action. C'est encore un point commun avec Lawrence dont *Les Sept Piliers* contiennent une part singulière d'états d'âme à la première personne. Misérable petit tas de secret : l'aventurier met ses rêves en action, il est un rêveur éveillé, chez Malraux comme chez Lawrence. On retrouve chez les deux hommes la dichotomie entre les rêveurs diurnes et nocturnes. Chez Malraux « Les rêveurs nocturnes sont des hommes faibles qui recherchent dans le songe l'oubli de la condition

---

<sup>9</sup> Malraux prétendra avoir rencontré Lawrence une fois, à Paris, début 1935. Jean Lacouture considère cette entrevue comme hautement improbable. Questionné par Maurice Larès en 1971, Malraux rectifiera, affirmant avoir vu Lawrence au Ritz de Londres. M. Larès a prouvé que cet entretien est une pure fabulation. Malraux est coutumier du fait ; dans ses *Antimémoires*, il rapporte une rencontre avec Ho Chi Minh pendant son séjour en Indochine. Or, Ho Chi Minh a quitté l'Indochine en 1923 pour n'y revenir qu'en 1927...

<sup>10</sup> Jean Lacouture, *Malraux, une vie dans le siècle*, Seuil, coll. « Points histoire », 1973, p. 192.

<sup>11</sup> Claude Mauriac, *op. cit.*, p. 170.

<sup>12</sup> Nathalie Lemièrre-Delage, *op. cit.*, p. 142.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 187.

humaine », constate Nathalie Lemièrre-Delage qui cite *La Voie royale* : « ceux pour qui l'aventure n'est que la nourriture des rêves, il les connaissait [...] »<sup>14</sup>. » Surtout, chez Malraux comme chez Lawrence, l'aventure prend une dimension métaphysique : la volonté d'explorer, dans l'action, son intériorité traduit une quête d'identité – devenir autre, se réinventer. Lawrence et Malraux réalisent donc une heureuse synthèse entre l'intellectuel, le méditatif et l'homme d'action.

Dans un ouvrage magistral, Sylvain Venayre explique que la mystique de l'aventure contemporaine se met en place dans les années 1890-1920 sous la plume d'auteurs comme Joseph Conrad, Kipling ou encore Jack London. C'est en effet durant cette période que la figure de l'aventurier devient foncièrement positive – depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, elle désignait plutôt les escrocs et les personnages odieux, tels les négriers d'*Un capitaine de quinze ans* chez Jules Verne. Pour Venayre, cette transformation du concept d'aventurier « est le résultat d'une réaction nostalgique face à la disparition décrétée des confins »<sup>15</sup>. » Amoureux du risque, les aventuriers deviennent alors les héros proposés à l'admiration des jeunes gens, des héros appartenant à un monde révolu. C'est l'apogée de la littérature d'aventures, un genre épris de romantisme, dont les pères fondateurs sont sans doute Fenimore Cooper, Alexandre Dumas et Jules Verne. L'aventurier de *La Voie royale* (Perken) ou celui des *Sept Piliers de la sagesse* (le double littéraire de Lawrence) sont *a priori* conformes en bien des points à l'archétype qui se cristallise dans les années 1890-1920.

L'aventurier, c'est d'abord un bâtisseur d'empire, ce que revendiquent Perken, Vincent Berger (*Les Noyers de l'Altenburg*) ou Lawrence, comme Brooke, le rajah anglais, ou Mayrena, avant eux. Mayrena dont le parcours fascina Malraux au point qu'il lui consacra une biographie (*Le Règne du Malin*, resté inachevé), peu avant de narrer l'épopée lawrencienne dans *Le Démon de l'absolu*. Mayrena qui s'improvisa roi d'une peuplade reculée dans les montagnes indochinoises, recherchant « le couronnement plus que la conquête »<sup>16</sup>. » La motivation première de l'aventurier, ce n'est pas l'appât du gain, la soif de l'or. Le sens de l'aventure traduit la volonté de « s'écarter de l'Europe, l'appel de l'histoire, le désir fanatique de laisser sur la terre une cicatrice, la fascination d'un

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>15</sup> Sylvain Venayre, *op. cit.*, p. 160.

<sup>16</sup> Nathalie Lemièrre-Delage, *op. cit.*, p. 380.

dessein [...]»<sup>17</sup>. » Ces propos sont tenus par Vincent Berger, le protagoniste des *Noyers de l'Altenburg*, une sorte de double de Lawrence devenu pour Enver Pacha ce que Lawrence fut à Fayçal. L'équivalent de la révolte arabe de Berger, c'est un mouvement politique (le « Touran ») qui donne naissance à une insurrection au sein de l'empire ottoman. Cédant, comme Lawrence, à l'appel de l'aventure, Berger « aurait-il choisi le touranisme, faute de mieux ? », s'interroge Nathalie Lemièr-Delage. « Cette dimension est bien présente dans sa question rhétorique comme elle l'était également, selon Malraux, dans l'engagement de Lawrence en faveur des Arabes », répond-elle. « Vincent Berger aurait choisi un terrain d'insurrection potentielle, un théâtre d'actions où il lui était possible de jouer un rôle et il aurait choisi le touranisme parce qu'il lui semblait particulièrement approprié à son dessein. En d'autres termes, l'ambition passe avant l'idéologie comme l'intérêt personnel avant celui de l'Empire ottoman ou même d'Enver. Malraux met ici au jour l'égoïsme essentiel de l'aventurier<sup>18</sup>. »

Brooke s'est imposé aux pirates malais pour devenir sultan de Sarawak en 1842, Mayrena aux paysans moïs, Lawrence, bien loin de chez lui, aux Bédouins du Hedjaz. Parler d'aventure « implique le surgissement des espaces lointains », nous rappelle Sylvain Venayre<sup>19</sup>. Logiquement, l'aventure éloigne de la civilisation. Ainsi l'aventurier est-il un homme venu d'ailleurs, un déraciné, mieux, un déclassé social. Ce qui n'a pas échappé à Malraux concernant Lawrence : « Ni son goût du vagabondage, ni sa fuite constante dans le Moyen Age, puis en Orient – ni son refus de toute condition sociale qui le conduisit au débraillage comme au déguisement et l'avait conduit à parcourir la Syrie comme domestique de Hamoudi, n'étaient superficiels. Il semblait souvent un anarchiste qui n'eût pas cru à l'anarchie<sup>20</sup>. » Et de poursuivre, « Son refus commence à celui du métier permanent, de la classe sociale, de la famille, au besoin de nomadisme<sup>21</sup> ». Lawrence, comme Isabelle Eberhardt, Monfreid ou Jack London a « le dégoût du bourgeois. » En fuyant Oxford, un foyer confortable et, probablement un jour, un poste de responsable de l'Ashmolean Museum, Lawrence signifie son rejet d'une carrière

---

<sup>17</sup> André Malraux, *Les Noyers de l'Altenburg*, dans *Œuvres complètes*, tome II, Paris, NRF-Gallimard, coll. « La Pléiade », 1996, p. 647.

<sup>18</sup> Nathalie Lemièr-Delage, *op.cit.*, p. 422.

<sup>19</sup> Sylvain Venayre, *op.cit.*, p. 46.

<sup>20</sup> André Malraux, *Le Démon de l'absolu*, dans *Œuvres complètes*, tome II, Paris, NRF-Gallimard, coll. « La Pléiade », 1996, p. 868.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 955.

tracée, de la routine, bref du confort bourgeois. Il lui préfère l'imprévu de l'aventure. Mais échapper à soi-même, cela aboutit à se dépouiller de son identité, ce dont est pleinement conscient Lawrence, puisqu'il s'agit d'un thème qui traverse de bout en bout *Les Sept Piliers de la sagesse*.

On pourrait conclure à la conformité de Lawrence, Berger et Perken à la mystique de l'aventurier établie dans les années 1890-1920. Nathalie Lemièrè-Delage propose l'interprétation contraire, et montre comment Malraux et Lawrence mettent en crise le récit d'aventures et, par là même, la mystique de l'aventurier. C'est l'une de ses conclusions les plus neuves.

Nathalie Lemièrè-Delage met en exergue le fait que, chez Malraux, le héros est parfois un imposteur. Il nourrit, face à ses compagnons d'armes, des desseins cachés : ainsi, Lawrence ne peut dire tout ce qu'il sait. « *I must take up again my mantle of fraud in the East* », écrit Lawrence dans *Les Sept Piliers*. « *With my certain contempt for half-measures I took it up quickly and wrapped myself in it completely*<sup>22</sup>. » Au demeurant, comme le fait remarquer Nathalie Lemièrè-Delage, cette dimension est également présente dans l'oeuvre de Conrad : Kurtz (*Au coeur des ténèbres*) et Nostromo, pour ne citer qu'eux, sont qualifiés d'imposteurs. La parenté entre Lord Jim et Lawrence est encore plus troublante. Tous deux sont des êtres torturés, avides de reconnaissance, mais prompts à se dévaloriser et soucieux d'expier leurs fautes dans une forme de rachat. Se sentant responsable du naufrage du Patna (comme Lawrence de l'échec de la révolte), Jim « s'engloutit, lui et son secret, dans le silence de la forêt vierge [comme Lawrence dans les rangs de la RAF]. [...] Or, le Patusan, ce "refuge", ce "désert" d'où il ne ressortira jamais, cette contrée inconnue et perdue, sera l'occasion de la résurrection de Jim<sup>23</sup> » qui rêvait, adolescent, d'impressionner les hommes par son courage, et qui assouvit, dans la jungle, son appétit de gloire en devenant le guide d'un peuple. Le désir de plaire mêlé à « l'horreur qu'on connût mon goût d'être connu », c'est l'une des contradictions les plus étranges de Lawrence. Elle n'a pas manqué d'intriguer Nathalie Lemièrè-Delage qui s'interroge sur l'ambivalence de la *persona* lawrencienne : elle relève dans *Les Sept Piliers* les principaux indices de ces contradictions. Lawrence indique dans l'avant-

---

<sup>22</sup> T. E. Lawrence, *Seven Pillars of Wisdom*, livre VII, chapitre 91, Penguin Books, p. 515.

<sup>23</sup> Nathalie Lemièrè-Delage, *op. cit.*, p. 270.

propos qu'il n'a eu dans la révolte qu'un rôle mineur. Mais tout, dans son récit, montre le contraire. Lawrence méprise sa dimension corporelle, mais c'est un être profondément narcissique. Que penser enfin de ce rêve de grandeur – « *to make a new nation* <sup>24</sup> » – couplé à une volonté de se dégrader et de se dévaloriser ? Force est de constater que *Les Sept Piliers* attestent sans détour du désarroi psychologique de Lawrence, après-guerre, comme l'a bien noté son principal biographe, Jeremy Wilson<sup>25</sup>.

Chez Malraux, comme chez Lawrence et Conrad, il n'y a donc que de faux héros et le récit a souvent des accents tragiques. La mort est au rendez-vous (« *Death seemed my servant on the road* », écrit Lawrence dans le poème frontispice des *Sept Piliers*). Or, nous dit Jean-Yves Tadié, « sauf exception, un roman d'aventures n'est pas tragique : face à la provocation mortelle, les hommes trouvent une issue<sup>26</sup>. »

Au total, conclut Nathalie Lemièrre-Delage, « il restera finalement peu d'éléments pour rapprocher l'aventurier malrucien et lawrencien de ses lointains frères d'aventures dont on s'accorde en général à remarquer une étonnante simplicité de caractère, justifiée par la loi même du genre<sup>27</sup>. » La « coexistence des contraires » mise en œuvre chez Malraux et Lawrence rompt nettement avec la tradition héroïque. A propos de *La Voie royale*, Nathalie Lemièrre considère même que Malraux « a profondément transformé le roman d'aventures, à un degré tel, d'ailleurs, que l'on peut se demander si son roman appartient encore à ce genre littéraire<sup>28</sup>. »

Quant à Sylvain Venayre, il borne son étude sur la mystique de l'aventure à l'année 1940, période à laquelle Malraux aborde la rédaction du *Démon de l'absolu*. Car Malraux, a su « le premier aussi clairement, montrer le lien étroit qui unit la représentation de l'espace de la planète, la conception moderne de l'aventure et l'expression du sentiment nostalgique. [...] Il y a donc bien un moment malrucien dans l'histoire de l'aventure. Un cycle s'achève, dans les années 1940, avec *Le Démon de l'absolu*, sorte de méta-discours explicatif de l'aventure moderne, apparue depuis le tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles –

---

<sup>24</sup> T.E. Lawrence, *Seven Pillars of Wisdom*, Introductory Chapter, p. 23.

<sup>25</sup> Jeremy Wilson, « Seven Pillars – triumph and tragedy », in *The Journal of the T. E. Lawrence Society*, vol. XIV, n° 1, autumn 2004. Voir aussi J. Wilson, *Lawrence d'Arabie. La biographie autorisée*, Paris, Denoël, 1994.

<sup>26</sup> Jean-Yves Tadié, *Le roman d'aventures*, Paris, P.U.F., 1982, p. 12.

<sup>27</sup> Nathalie Lemièrre-Delage, *op. cit.*, p. 230.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 307.

au point que ce texte, bien plus que la Seconde Guerre mondiale, justifie de la borne chronologique ultime de ce livre<sup>29</sup>. »

*Le Démon de l'absolu* serait donc un texte capital dans l'histoire de l'aventure. Malraux n'en eut sans doute pas conscience sur le moment. Dès l'introduction de l'ouvrage, il affiche l'ambition de perpétuer la mystique de l'aventurier cristallisée dans les années 1890-1920. Mais il n'y parvient manifestement pas, car le destin de Lawrence – conclu sur un échec fracassant – se conforme mal à ce schéma. D'où un texte désuni, chaotique ; d'où, peut-être, aussi, l'abandon du texte et son inachèvement.

Maurice Larès nous renseigne sur la documentation dont disposait Malraux pour écrire *Le Démon de l'absolu*, un texte dont il assurait qu'il « sera le livre le plus important qu'on ait publié sur [Lawrence] ». Reclus dans une semi-clandestinité (dans les Alpes-Maritimes puis dans le Périgord), Malraux n'a pas accès aux bibliothèques publiques : il possède une poignée de biographies de valeur inégale, de Lowell Thomas à Victoria Ocampo (1942) en passant par Robert Graves (1927) et Liddell Hart (1934). Pour l'époque, ce n'est d'ailleurs pas si mal. Mais c'est dans *Révolte dans le désert* et *Les Sept Piliers de la sagesse*, publiés en français respectivement en 1929 et 1936, que Malraux puise le plus abondamment... n'hésitant pas en faire une stricte paraphrase. L'analyse de Nathalie Lemièrre-Delage sur ce point n'ajoute pas grand-chose au repérage minutieux des emprunts et citations inavoués effectué par Maurice Larès pour la publication du *Démon de l'absolu* en 1996. C'est ainsi que le chapitre X du *Démon* reprend, pour l'essentiel, le chapitre XXXIII des *Sept Piliers*, exposé fameux de la théorie militaire de Lawrence. De même, Malraux prête foi au récit de Lawrence sur sa capture à Deraa. « L'arrestation lui paraît indiscutable », explique Maurice Larès. « L'identification de Lawrence par le bey est rapportée comme dans les *Sept Piliers* : « Tu dois bien comprendre que je sais ; tout ira beaucoup mieux pour toi si tu fais ce que je désire. [...] » Malraux ne met pas en doute la réalité du viol, constate encore Maurice Larès. Il paraphrase en effet l'un des passages les plus scabreux des *Sept Piliers* : « Deux soldats

---

<sup>29</sup> Sylvain Venayre, *op. cit.*, p. 173.

le tiraient chacun par une jambe tandis qu'un autre le chevauchait. Mais tout ce qui n'était pas le fouet lui était un repos<sup>30</sup>.»

Pour la dernière partie de la vie de Lawrence, Malraux s'appuie sur sa correspondance encore inédite en français ; il est manifeste qu'il se fit traduire, au moins en partie, le volume de lettres publié par David Garnett, en 1938. Malraux, s'attelle à l'écriture, retranché du monde, certainement en 1942 et 1943 ; il ne révisera le manuscrit du *Démon de l'absolu* – qui restera cependant inachevé – qu'en 1946, selon Maurice Larès.

C'est à la construction de ce texte et au regard jeté par Malraux sur l'aventure lawrencienne que Nathalie Lemièr-Delage consacre ses développements les plus intéressants. *Le Démon de l'absolu* n'est pas, à proprement parler, une biographie. La chronologie n'y est pas rigoureuse et beaucoup de considérations métaphysiques d'ordre général éloignent l'ouvrage de son véritable sujet : la personnalité de T. E. Lawrence. Nathalie Lemièr-Delage remarque que la pesanteur d'un récit linéaire (commencé en 1914 alors que Lawrence a 26 ans) dut incommoder Malraux, pris d'ennui, « prisonnier d'un portrait clos, sans réelle unité et constamment mouvant<sup>31</sup>. » Cette analyse ressort particulièrement dans la cinquième et dernière partie du texte, « peu structurée, répétitive et lacunaire<sup>32</sup>. » Maurice Larès remarque deux « ruptures » au moins dans le récit, une ellipse mineure puisqu'elle porte sur la période du 3 au 30 octobre 1918 (les jours qui suivent la prise de Damas) et l'autre qui occulte dix-neuf mois (du 19 mai 1925 au 7 décembre 1926), pendant laquelle se sont pourtant déroulés quelques faits importants : la réintégration de Lawrence dans la R.A.F. et la publication de l'édition des souscripteurs des *Sept Piliers*. Mais tout cela importe sans doute peu à Malraux qui revient régulièrement aux techniques littéraires qu'il connaît alors le mieux, celles du romancier. C'est ainsi que l'écrivain s'emploie à ménager le suspense, voire le renversement inopiné de situation. Ce qui peut apparaître comme une victoire assurée (par exemple le raid sur la gare de Ghadir) aboutit au final à un camouflet inattendu. « A la première étape, trois messagers dhoumaniehs l'atteignirent ; une colonne turque venait d'arriver au blockhaus : les Dhoumaniehs, devant l'artillerie, s'étaient enfuis après un court combat. Blockhaus,

---

<sup>30</sup> André Malraux, *Le Démon de l'absolu*, op.cit., p. 1006.

<sup>31</sup> Nathalie Lemièr-Delage, op. cit., p. 492.

<sup>32</sup> *Ibid.*

défilé, route d'Akaba étaient perdus<sup>33</sup>. » Et Malraux abuse à l'occasion d'un autre procédé romanesque, celui de la focalisation interne qui vise à prêter aux personnages des intentions et des pensées dont on ne sait rien. Ainsi, de la rencontre entre Lawrence et Allenby : le général « discernait que [le] talent [de Lawrence] était moins de voir juste là où d'autres voyaient faux, que de voir quelque chose là où ils ne voyaient rien, de rendre intelligible une confusion infinie. Seul cet homme avait vu qu'il y avait mieux à faire des Arabes que des guérilleros [...]»<sup>34</sup>. » Ce faisant, Malraux verse souvent dans l'hagiographie, emboîtant alors le pas à Lowell Thomas. Sans doute se laisse-t-il emporter par son intérêt presque lyrique pour les grandes épopées. Comme il le fera ensuite avec la personne du général de Gaulle, Malraux présente Lawrence en majesté, à la hauteur d'un homme providentiel. Sous la plume de Malraux « s'opère le passage de l'historique au mythique », étudié par le professeur Girardet (dans *Mythes et mythologies politiques*), « ce mystérieux processus d'héroïsation qui aboutit à la transmutation du réel et à son absorption dans l'imaginaire<sup>35</sup>... » Lawrence devient, comme l'indique Nathalie Lemièrre-Delage, le seul homme capable de redresser la situation, un être protéiforme, tour à tour « instructeur militaire, responsable des opérations, général en chef, médiateur entre les tribus, diplomate, prédicateur acharné de la cause arabe [...]»<sup>36</sup>. » En même temps qu'il procède de l'archétype de l'homme d'action, dont le modèle pourrait être Alexandre (qui inspire Malraux dans *Hôtes de passage*, un texte de 1975), Lawrence ressort de l'archétype du prophète. « Annonciateur des temps à venir, il lit dans l'histoire ce que les autres ne voient pas encore<sup>37</sup>. » À lire Malraux, sa supériorité et son autorité sur les autres ne font pas question : Newcombe et Sabin (Young dans la réalité) font allégeance à Lawrence, d'un grade inférieur, sans discuter. « Au Caire, les vieux généraux avaient écouté, éblouis, les avis de ce lieutenant qui connaissait tout de l'arrière turc<sup>38</sup> ». Quant à Fayçal, il est présenté « comme le truchement de la volonté lawrencienne, comme son moyen d'action<sup>39</sup>. »

---

<sup>33</sup> André Malraux, *Le Démon de l'absolu*, op.cit., p. 964.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 974.

<sup>35</sup> Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Seuil, coll. « Points Histoire », 1986, p. 71.

<sup>36</sup> Nathalie Lemièrre-Delage, op. cit., p. 536.

<sup>37</sup> Raoul Girardet, op. cit., p. 78.

<sup>38</sup> André Malraux, *Le Démon de l'absolu*, op.cit., p. 1147.

<sup>39</sup> Nathalie Lemièrre-Delage, *ibid.*, p. 542.

Il faut rappeler ici combien fut grande l'influence du culte du héros sur la génération de Malraux. Au détour du XX<sup>e</sup> siècle, nous dit Raoul Girardet, « Il n'est guère difficile de distinguer [...] avec les influences convergentes du nietzschéisme et du bergsonisme, tout un mode spécifique de pensée et de sensibilité : l'exaltation des forces de vie, le sens retrouvé du tragique, l'invitation à l'action. "Stimulateur d'énergies" selon Barrès, le héros est pour d'Annunzio celui autour duquel "toutes les âmes prennent leur plus grand éclat, illuminent de vastes éclairs le ciel de l'esprit"<sup>40</sup>. » On aurait aimé que Nathalie Lemièrè-Delage analysât cet arrière-plan culturel chez Malraux et s'engageât ainsi sur le terrain des mythes politiques, pour décrypter la trajectoire inédite de Lawrence. De ce point de vue, on reste un peu sur sa faim. Mais Nathalie Lemièrè-Delage nous fait appréhender combien *Le Démon de l'absolu* révèle, dans son entier, la pensée malrucienne, combien l'œuvre informe, malhabile et inachevée est propre à l'auteur de *La Condition humaine*.

Dans *Le Démon de l'absolu*, en effet, Malraux prête à Lawrence des centres d'intérêts, des thèmes récurrents qui sont en fait bien à lui. Du fond de sa retraite, Malraux s'exalte et s'identifie au « roi sans couronne d'Arabie » : « Ce qui unissait ces hommes semblait bien être le nationalisme, une atmosphère de "patrie en danger" qui faisait des moindres seigneurs en haillons, des chefs de chameliers aux nattes barbares, toujours seuls jusque-là entre le sable et Dieu, des volontaires de l'an II<sup>41</sup>. » Dans ce passage, c'est bien la voix d'André Malraux qui se fait entendre, car enfin, la révolution française qui fascine le romancier français, n'appartient pas au paysage culturel du jeune Oxonien. Et Malraux d'exalter plus loin « un patriotisme qui se concevait comme une aventure<sup>42</sup> », « le moment où la vie humaine cesse d'être cette petite chose à quoi la réduit le destin, pour se perdre dans un flamboiement d'espoir fraternel<sup>43</sup>. » Patriotisme, fraternité... ces concepts appartiennent bien plus à l'univers malrucien qu'à la révolte arabe.

Et l'on atteint là un troisième niveau de l'analyse du *Démon de l'absolu*, qui n'a pas échappé à Nathalie Lemièrè : ce texte, qui n'est pas tout à fait une biographie ni tout à fait un roman, ressort par bien des points d'un autre genre littéraire, l'essai.

---

<sup>40</sup> Raoul Girardet, *ibid.*, p. 83-84.

<sup>41</sup> André Malraux, *Le Démon de l'absolu*, *op. cit.*, p. 907.

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 908.

Malraux livre dans le *Démon* son obsession du dépassement de soi par l'action, cette volonté d'agir sur les événements pour échapper à sa condition d'homme... étancher sa soif d'absolu et vaincre la mort tout autant que le destin. « Qu'est-ce que vivre ? », interroge l'écrivain dans un passage inédit du *Démon de l'absolu* mis au jour par Maurice Larès : « Lutter contre le destin, la toute-puissance qui roule implacablement le monde vers des fins inconnues, et toute vie vers la mort<sup>44</sup>. » Cette perspective sur la transcendance par l'action est empreinte d'une profonde spiritualité pour ne pas dire d'une certaine religiosité. On n'a pas assez dit que Malraux ressassa à longueur de pages ou de discours une réflexion métaphysique angoissée. Et combien sa grille de lecture semble profondément marquée par une morale religieuse<sup>45</sup>. Ne se qualifiait-il pas lui-même « d'esprit religieux sans foi<sup>46</sup> » ? Pour lui, Lawrence fut « obsédé par l'omniprésence démoniaque, le règne du mal sur la terre<sup>47</sup> », observe Nathalie Lemièr-Delage. Ainsi, « L'homme est absurde parce qu'il n'est maître ni du temps ni de l'angoisse, ni du Mal ; le monde est absurde parce qu'il implique le Mal et que le Mal est le péché du monde. [...] [Selon Lawrence] toute action humaine était souillée par sa nature même<sup>48</sup>. » Et Malraux de voir en Lawrence un esprit profondément religieux, un autre saint Augustin ; plus tard (dans *Les Chênes qu'on abat*, 1971), il comparera, suivant le même procédé, le général de Gaulle à Bernard de Clairvaux. Cette lecture de la personnalité de Lawrence est indéniablement très personnelle. On ne la retrouvera nulle part ailleurs. Envisagé comme « l'un des esprits les plus religieux de son temps, si l'on entend par esprit religieux celui qui ressent jusqu'au fond de l'âme l'angoisse d'être homme<sup>49</sup> », Lawrence appartient à ce monde du merveilleux fait de rêves et de poésie cher à Malraux, le merveilleux qui passe au XVIII<sup>e</sup> siècle – celui des Lumières – du surnaturel chrétien à l'exotisme profane : « Les mythes, les actes, les modes de pensée

---

<sup>44</sup> Passage cité dans les notes de Maurice Larès, dans *Le Démon de l'absolu*, *op. cit.*, p. 1745.

<sup>45</sup> Ajoutons à l'appui de cet argument quelques titres d'ouvrages d'André Malraux : *Le Règne du Malin* (inachevé), *La Métamorphose des dieux* (1957-1976), un tome du *Musée imaginaire de la sculpture mondiale*, *Le Monde chrétien* (1954) et *Lazare* (1974). Et Malraux qui parlait du Gaullisme comme de « la religion de la patrie », excella dans les oraisons funèbres (titre d'un recueil de ses discours, en 1971) : « oraison » qui signifie « discours » mais aussi « prière ».

<sup>46</sup> André Malraux, Lettre à François Mauriac du 6 novembre 1969, citée dans *André Malraux* de François de Saint-Chéron, Ministère des Affaires étrangères, mai 1996, p. 63.

<sup>47</sup> Nathalie Lemièr-Delage, *op. cit.*, p. 624.

<sup>48</sup> André Malraux, *Le Démon de l'absolu*, *op. cit.*, p. 1196.

<sup>49</sup> André Malraux, *Le Démon de l'absolu*, *op. cit.*, p. 1202.

qui jusque-là eussent été liés à des paradis futurs ou perdus commencent d'être prêtés aux pays lointains<sup>50</sup>. »

Lawrence, que n'intéressent ni les honneurs ni l'argent, qui refuse un statut social honorable, Lawrence donc, est un moine laïc retiré dans un couvent séculier, la R.A.F. Ascète qui ne fuit pas le monde « pour trouver Dieu mais pour se trouver lui-même<sup>51</sup> », il est un homme « revenu de tout, pénétré de la vanité du monde, des actes et des pensées, à la recherche d'une étrange paix<sup>52</sup>. » Mais la recherche d'absolu ardemment poursuivie par Lawrence dans l'action, dans la fraternité d'un mouvement insurrectionnel ou d'une caserne, aboutit à un échec. « Il y a quelque part un Absolu, il n'y a que cela qui compte : et je n'arrive pas à le trouver. De là cette impression d'existence sans but<sup>53</sup>. »

Avide de donner du sens à sa trajectoire, Lawrence voit dans l'écriture un moyen de « prendre de vitesse un ennemi implacable<sup>54</sup> », l'oubli. Par l'écriture, Lawrence aspire à faire revivre le souvenir – souvent douloureux – de la révolte, à retravailler sa propre image pour la postérité. L'écriture, enfin, semble un moyen d'exorciser l'échec. Curieusement, Malraux n'aime pas *Les Sept Piliers de la sagesse*. Il y voit un nouvel échec, « une tempête de sable gouvernée par des fantômes<sup>55</sup> ». Suivant Nathalie Lemièr-Delage, Malraux « refuse de reconnaître en Lawrence un écrivain à part entière, ce qui peut surprendre, car un biographe se montre rarement contempteur des œuvres de son biographé. L'origine en réside, selon nous, dans l'identification que Malraux établit entre Lawrence et l'aventurier archétypique. L'incarnation serait telle qu'elle interdirait à Malraux d'accueillir une autre facette de son personnage – celle qui tenait pourtant le plus à cœur à Lawrence, ses ambitions d'artiste littéraire<sup>56</sup>. » Mais le projet dépasse l'écrivain, semble conclure Malraux ; *Les Sept Piliers* deviennent une sténographie des jours de guerre, un plaidoyer stérile. « Lawrence découvrirait maintenant que le récit détaillé de ses actes était loin d'être le meilleur moyen d'expression de son action. Il avait

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 830.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 1242.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 1248.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 1202. Paraphrase d'une lettre de Lawrence à Kennington, 6 août 1934, *The Letters of T. E. Lawrence*, édité par David Garnett, 1938, p. 813-814 : « There is an ideal standard somewhere and only that matters : and I cannot find it. Hence this aimlessness. »

<sup>54</sup> Nathalie Lemièr-Delage, *op. cit.*, p. 598.

<sup>55</sup> André Malraux, *Le Démon de l'absolu*, *op.cit.*, p. 1271.

<sup>56</sup> Nathalie Lemièr-Delage, *ibid.*, p. 595.

voulu apporter son témoignage à la résurrection d'un peuple, et il semblait parfois relire les mémoires d'un dynamiteur<sup>57</sup> ... »

L'écriture, comme l'action, « était devenue le moyen d'expression grandiose du néant humain<sup>58</sup> », le néant, cet abîme obsédant qui court dans toute l'œuvre de Malraux : « la nuit, qui ne connaît pas l'Histoire<sup>59</sup>. »

Mais, selon Malraux, le malaise lawrencien ne prend pas foncièrement racine dans une défaite qu'elle soit politique, militaire ou littéraire ; bien plutôt, il repose sur un problème identitaire, l'unité de l'homme, cet équilibre que Lawrence est impuissant à trouver. Nathalie Lemièrre donne sur ce point un éclairage intéressant ; elle rappelle combien l'image de Lawrence est composite : au-delà du Lawrence « réel » dont les motivations et la psychologie restent, par bien des points, une énigme, il y a le Lawrence légendaire et enfin, la représentation imaginaire que Lawrence a forgée de lui-même dans *Les Sept Piliers*, ce modèle d'homme d'action et d'intellectuel qui intéressa tant Malraux. Si Lawrence échoue, conclut Malraux, c'est parce qu'il ne parvient pas à concilier le réel avec son idéal : « Lawrence jugeait négligeable presque tout ce qu'il avait atteint – à coup sûr moins important que ce qu'il avait rêvé d'atteindre<sup>60</sup>. »

On l'a dit, Malraux n'achèvera pas *Le Démon de l'absolu* et enfouira le texte, jusqu'à l'oublier ou en nier l'existence. Pour expliquer le fait que ce texte n'ait pas été publié du vivant de Malraux, plusieurs hypothèses ont été émises. À en croire Curtis Cate, Malraux se sentait mal à l'aise avec la biographie. Des motifs politiques conjoncturels (en l'occurrence, la création d'Israël en 1948) seraient venus s'ajouter à cela. Enfin, l'écrivain aurait été soucieux de ne pas froisser de Gaulle en publiant « l'éloge d'un colonel de l'*Intelligence Service* britannique<sup>61</sup>. » Ce dernier argument rejoint le point de vue de Janine Mossuz-Lavau, dans son étude sur le gaullisme : Malraux « aurait craint

---

<sup>57</sup> André Malraux, *ibid.*, p. 1192.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 1197.

<sup>59</sup> André Malraux, *Les Chênes qu'on abat*, in *Le Miroir des limbes, tome II : La Corde et les souris*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1976, p. 249.

<sup>60</sup> André Malraux, *Le Démon de l'absolu*, *op. cit.*, p. 1198.

<sup>61</sup> Curtis Cate, *André Malraux*, Paris, Flammarion, 1994, p. 459.

que l'opinion publique assimile trop facilement de Gaulle et Lawrence, c'est-à-dire un homme de l'histoire à une sorte d'aventurier<sup>62</sup>. »

Mais ces tentatives d'explication ne satisfont pas complètement. On leur préfère celles de Maurice Larès, pour qui Malraux se serait senti prisonnier de son sujet. « Pendant quelque temps, il se serait débattu en remodelant son texte, en le désarticulant, en le faisant éclater, en réinsérant ici et là des passages déplacés, ce qui lui donnait l'impression de poursuivre un travail créateur, puis, voulant sortir de la spirale sans fin dans laquelle il s'était engagé, toujours mécontent et incapable de conclure son travail d'une manière qui le satisfît, il l'aurait abandonné<sup>63</sup>. » Malraux fut sans doute très embarrassé par la construction désaccordée de son texte, l'écart entre une préface lyrique sur la figure de l'aventurier et la dernière partie, où l'on voit Lawrence s'enterrer dans le quotidien et l'anonymat. Comment « identifier en ce modeste mécanicien, indifférent à tout, et surtout à lui-même, le héros mythique s'inspirant d'Hercule et de Prométhée ? », s'interroge Nathalie Lemièrre-Delage. « La fin de l'existence lawrencienne ne pouvait guère inspirer un écrivain épris de destinées légendaires, qui semblait peu à l'aise pour achever son récit [...]»<sup>64</sup>. »

Malraux cherchera désormais à étancher sa soif d'épopée à partir d'autres références : principalement Alexandre et le général de Gaulle. Il ne reviendra pas au genre biographique et développera une réflexion rafraîchissante sur l'art, car seul l'art confine à l'Absolu. Ce que Malraux, devenu essayiste, formulera magnifiquement dans la conclusion du *Musée imaginaire* : « En tant qu'objet d'histoire, *La Joconde* se situe entre Verrochio et Raphaël, et elle est semblable à Alexandre, dont il ne reste que la gloire et la transformation qu'il imposa au monde antique [...]. Mais *La Joconde* (ou toute œuvre capitale) n'est pas morte, bien que née entre Verrochio et Raphaël ; c'est Monna Lisa, qui est morte. *La Joconde* est de son temps, et hors du temps<sup>65</sup>. »

Mai 2017

---

<sup>62</sup> Janine Mossuz-Lavau, *André Malraux et le gaullisme*, Paris, Presses de la Fondation national des sciences politiques, 1970, rééd. 1982, note 30, p. 275.

<sup>63</sup> Maurice Larès, Notice sur *Le Démon de l'absolu*, *op. cit.*, p. 1679.

<sup>64</sup> Nathalie Lemièrre-Delage, *op. cit.*, p. 747.

<sup>65</sup> André Malraux, *Le Musée imaginaire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1965, rééd. 1996, p. 254.